

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 7

Artikel: Monsieur le régent
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202011>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Gêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger 7^{me}, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclamés: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Rédaction: rue Centrale, 6.

Administration: chez M. E. Monnet, rue
de la Louve, 1.

Les femmes d'Orbe.

Aujourd'hui 18 février a lieu, au Casino d'Orbe, la première représentation de *Sur la grand'place*, la pièce de MM. Jean Mézel et Charrey. Cette œuvre représente des scènes de temps de la Réforme. Ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture des *Chroniques du banderet Pierreleur*, la vie à Orbe ne manquait pas de couleur à cette époque-là.

Nous extrayons ce qui suit de l'intéressante étude publiée par M. René Morax dans les *Anciennetés du Pays de Vaud*, de M. Alfred Millioud, année 1901. Les passages entre guillemets sont du Pierreleur.

...On se représente l'agitation causée dans la calme châtelainie d'Orbe par les enseignements nouveaux. Orbe était fière de ses sept églises; elle comptait plusieurs confréries religieuses; l'hôpital, alimenté par de nombreuses donations pieuses, prospérait dans les mains du clergé. Les enseignements révolutionnaires des prédicants mettaient en déroute toutes les traditions du passé. Cette rénovation allait au plus profond des institutions sociales. Aussi, en ce temps où les passions, même dans le Pays de Vaud, étaient violentes, la nouvelle doctrine déclencha à Orbe de véritables soulèvements populaires.

Orbe était encore sous le coup du scandale causé par l'interruption du grand Christophe Hollard, « suspect d'hérésie ». Il avait interpellé en plein office le père Juliani, que son zèle avait emporté à médire des prêtres luthériens. « Donc, sur ce, je vous laisse à penser le grand bruit et tumulte du peuple et des assistants. »

Les femmes, « toutes d'un même vouloir et courage », se jetèrent sur l'audacieux interrupteur, « le prièrent par la barbe, la luy arrachant et luy donnant des coups tant et plus; elles le dommagèrent par le visage, tant d'ongle que autrement, en sorte que finalement si on les eust laissées faire, il ne fust jamais sorti de l'église, qui eust été grand profit pour le bien des bons catholiques ». Les dames d'Orbe, comme celles d'Aigle, étaient alors de fortes gaillardes, dont les prédicants connurent trop souvent les rudes arguments.

Le châtelain avait fait mettre en prison l'auteur du scandale. Mais le maître d'école, Marc Romain, et la mère de Christophe allèrent avertir le bailli bernois à Echallens, qui vint promptement à Orbe et tira de prison le « bon preud'homme » pour mettre « en son lieu le dit frère Michel Juliani ».

Le peuple attendit sur la place le maître d'école pour le jeter à la rivière: « En ces devis le maître d'eschole arriva, passant par devant le dit populaire, joyeux comme s'il eust gagné mille escus, espérant d'avoir fait un chef d'œuvre. Or, le populaire fort triste voyant le dit maître venant ainsi joyeusement, le commençèrent à montrer l'un à l'autre, disant: « Le voilà! » Et tous commencèrent à crier: « Ma-

gister, venez ici! » Luy voyant le tumulte du peuple eust peur et prist la fuite, et le peuple après le poursuivant jusqu'à l'église de la ville, dans laquelle le dit maître d'eschole prist son refuge. Mais les femmes qui estoient à l'église, à cause du *Salve Regina* qui se disoit là journallement à cinq heures après midi, accoururent à lui et le prièrent par les cheveux, le jetant par terre, en sorte que je qui voyois les affaires, me pensois qu'il ne sortiroit jamais qu'il ne fust mort. »

Pendant ce temps, les dames de la ville essayent d'attendrir le bailli pour qu'il relâchât le frère Juliani. « Et en son chemin va rencontrer les dames et bourgeoises de la ville, qui toutes l'attendoient au milieu de la rue, et toutes s'en vont jeter à genoux avec grandes larmes, demandant miséricorde pour le beau Père, le suppliant de vouloir le remettre en liberté. »

La ville tout entière avait pris fait et cause pour le prêtre, lorsque, le dimanche suivant, après vêpres, on vit monter en chaire un homme petit et roux, à l'allure intrépide, à la parole impétueuse et abondante. Ce prédicateur, amené par messieurs de Berne, c'était Farel, l'apôtre de la doctrine nouvelle. Un moment interdits par « son audace présomptueuse », les fidèles, indignés, se mirent à crier, à siffler, « l'appelant chien, mastin, hérétique, en sorte que l'on n'eust pas ouï Dieu tonner, et n'entendoyent aussi chose qu'il dit. » Si grande était la fureur populaire, que les femmes attendirent sous la conduite d'Elizabeth Reyff, la Fribourgeoise, le dit Farel au milieu de la rue « et le vont prendre par la robe et si doucement qu'elles le firent chanceler à terre ». Il fallut l'autorité d'un catholique, Pierre de Gléresse, pour tirer de leurs mains le réformateur.

Cours caniculaux. — C'était pendant les chaleurs de l'été dernier.

L'inspecteur des écoles arrive un après-midi à R... Il entre dans la classe et trouve maître, élèves, profondément endormis.

Il s'approche de l'instituteur, lui frappe doucement sur l'épaule: « Que faites-vous là, je vous prie? » demande-t-il.

— Des exercices de pensée, monsieur l'inspecteur.

Paix finale. — Un vieux monsieur se pavane dans un bal et, par ses prétentions surannées, attire l'attention de quelques dames.

— Hé! hé! il se défend bien, fait une de ses amies.

— Oui, riposte une autre dame, mais on ne l'attaque plus.

Monsieur le régent.

C'est un excellent homme que notre régent, encore qu'il conserve quelque pédanterie et lutte contre les progrès modernes que, parfois, il qualifie de dangereux. Mais il est sans morgue et n'a pas, en son âme de régent, la moi-

dre parcelle d'amertume. Il n'est plus jeune et aurait droit à sa retraite, mais sa mission pédagogique lui plaît; il sent que loin de son école, la nostalgie l'envahirait semblable à un heimvehd douloureux et, qui sait, mortel, peut-être. Et puis, il est encore robuste, droit et ferme. Il fend lui-même son bois pour l'école et pour lui. Il bêche son plantage, porte le fumier et se trémousse « qu'un diable ». Les gens du village disent: « c'est un rude corps ». Le ministre l'a en estime pour ses qualités morales et le capitaine de pompe (une grosse nuque) l'a en admiration pour ses qualités physiques. Or, comme ces deux personnages ont l'oreille des habitants, c'est dire que le village estime et admire, à la fois, le régent.

Par exemple, il n'aime ni les romanciers, ni les journalistes, ni les beaux-arts. Un peintre, à ses yeux, est encore une espèce de bohème, criblé de dettes, propre à rien, railleur, moqueur, buveur, fumeur, joueur, coureur de guilledou et d'abbayes... Un vilain sire, quoi. Et lorsque, tranquillement, je lui cite des artistes connus, des peintres, des écrivains, des rédacteurs du pays, qu'il connaît lui-même aussi et que, sans doute, il apprécie, mes paroles n'arrivent pas à le convaincre. Au contraire, il déclare que « ces messieurs sont des exceptions », et ajoute, non sans malice:

— Tu sais que l'exception confirme...

— la règle.

— C'est parfait.

D'où lui vient ce dédain pour les artistes? Je l'ignore, mais il les enveloppe dans le même linceul que les socialistes et il fait bon marché de tout. Cependant, au fond, au tréfond de lui-même, ce brave homme est plus socialiste, peut-être, que vous et moi. Il professe pour les « riches fainéants » un mépris qu'il ne cherche pas à dissimuler, et voue les avarés à toutes les géhennes. La charité, que les économistes considèrent comme inutile et parfois malfaisante, et qui consiste à nourrir les pauvres, ne l'encolère pas. Il sait que nombreux encore sont ceux qui veulent travailler et ne trouvent pas. Jamais un miséreux ne frappe en vain à sa porte, et il y a toujours dans le buffet un morceau de pain et une goutte de soupe pour qui les veut manger à la cuisine. Car monsieur Raidillon n'admet pas qu'on donne au passant son aumône comme on jette un os à un chien et il se permet, un jour, de tancer vertement un de ses anciens élèves, juge à cette époque et considérablement fortuné, parce que ce magistrat avait laissé un pauvre manger les restes du repas, assis sur la chausée, à la vue des gamins curieux et des femmes babillardes.

Comme notre syndic, M. le régent est, en politique, radical dévoué. Il lit la *Revue* et jamais la *Gazette*. « Qu'y trouverai-je? »

En revanche, toutes les fois que Blanchard, notre agent de police apporte un projet de loi ou pièce quelconque se rattachant à une votation prochaine, M. Raidillon l'étudie avec un soin particulier et, croyez que le oui ou le non qu'il glisse dans l'urne est singulièrement motivé. En ce cas-là, j'imagine que l'opinion de son

journal, si elle diffère de la sienne propre, ne pèse pas lourd dans la balance de sa pédagogie jugeote. D'ailleurs, il ne cache pas ses actes et, le soir, à la *Croix fédérale*, en dépit du syndic silencieux et de l'assesseur, très discipliné en politique, il explique son vote et le soutient. Les gros bonnets branlent la tête. Ils n'osent pas le contredire. Ils n'osent l'appuyer. Ils le trouvent audacieux et se demandent si, en haut lieu, cette indépendance, intermittente et occasionnelle, ne paraît pas légèrement subversive.

Par exemple, une circonstance de sa vie civile, où M. le régent devient, à son tour, silencieux et prudent, c'est lorsqu'il s'agit d'élire un concitoyen à quelque fonction constitutionnelle. Il garde alors son secret pour lui. Il redevient le paysan vaudois circonspect et rusé. Il ne dit mot. Il écoute. Il approuve l'éloge du candidat radical; il sourit à l'éloge du candidat libéral. Il parle par sous-entendus.

- Oui.
- C'est bien sûr.
- Evidemment.
- Un excellent homme.
- Travailleur.
- Ferait un bon député.

Et puis, comme conclusion, il pense; « Le crayon aura le dernier mot », et il sait depuis longtemps quel nom ce crayon biffera sur la liste ou écrira en marge. D'ailleurs, ses amis le suivent. Ils comprennent à demi-mot et je me suis laissé dire que cette tactique paisible amenait au candidat par lui préconisé et dont il ne parle guère, un nombre d'électeurs plus considérable que la faconde bruyante de l'assesseur.

M. le régent est-il aimé de ses élèves? Je le crois. Dans tous les cas, il en est craint. Non qu'il soit brutal, mais il a gardé de ses débuts l'habitude de réprimer un peu rudement les tentatives d'insolente émancipation et les paresseuses en apparence incurables. Une taloche de temps en temps impose quelque respect à la gent écolière, laquelle, à notre époque, semble, peu à peu, perdre ce sentiment. Ou bien il secoue par le bras l'élève récalcitrant. C'est ce que le fils au syndic appelle « faire au prunier ». Ce sont là, d'ailleurs, tous les « gestes » que se permet M. Raidillon. Personne ne songe à s'en plaindre, car ce vieux régent, auquel les méthodes éducatrices modernes inspirent quelque dédain, fait d'excellents élèves. Il n'a pas adopté la méthode de certains instituteurs qui « poussent » les uns et laissent les autres mijoter à leurs places comme une daube dans le caquelon.

— Vois-tu, me disait-il un jour en buvant demi de vieux au *Laboureur*, vois-tu, quand on me parle d'égalité sociale, je réponds: inégalité d'instruction, voilà la cause. Entends-moi. Il ne s'agit pas de lancer tous ces gaillards (il désignait ses élèves se bousculant sur la place devant la pinte) dans les hautes études. Ah! non! mais simplement d'arriver à leur donner à tous, sauf des différences causées par les intelligences, une instruction primaire à peu près égale. Et c'est pourquoi je m'occupe de tous sans distinction. Au contraire, « poussons » les moindres, car les capables n'ont pas besoin d'être poussés, ils vont seuls, ils ne demandent qu'à être guidés. C'est une bicyclette à la descente; pas besoin de pédaler; diriger, tout simplement.... Voilà ma méthode: aider les faibles, conduire les forts... Qu'en dis-tu?

Je n'ai rien dit, mais j'ai pensé:

— Pour un homme qui déteste les socialistes, notre régent a des idées bien égalitaires. On ne saurait trop l'en féliciter.

LE PÈRE GRISE.

Ça mousse! — Samedi dernier, nous annoncions que le fonds du *Monument Juste Olivier* s'était augmenté de deux dons, qui en portaient à fr. 878 le montant. Dès lors, nous avons encore reçu:

Produit d'une collecte faite, sur l'initiative de M. le pasteur Béranger, à l'issue de l'intéressante conférence donnée, dimanche, à Mézières, par MM. Savary et Tissot, instituteurs, avec le concours de la société de chant « L'Espérance ». . . Fr. 45 —
De M. Gétaz, rédacteur de la *Feuille d'Avis de Vevey* . . . » 5 —
De M^{me} Sutter-Mercier, Lausanne . . . » 5 —
De M. Elie Jaccard, Lausanne . . . » 5 —

Total . . . Fr. 60 —

Le montant du fonds atteint donc actuellement fr. 938.

Encore un petit effort pour arriver à mille francs. Le premier mille trouvé, les autres viendront tout seuls. C'est toujours comme ça.

Le comité du *Monument Juste Olivier* est constitué. Il se réunira très prochainement et arrêtera la liste définitive de ses membres. Nous la publierons en temps et lieu.

Evocation.

Quand l'hiver nous emprisonne
Auprès du feu qu'on tisonne,
Lorsqu'il neige et que le vent
S'essouffle à vouloir éteindre
Sur la vitre qu'il fait geindre
Son reflet doux et vivant,

Qu'on est bien, devant la braise
A rêver, tout à son aise,
Les yeux à demi fermés!
Pendant que le corps sommeille,
L'âme fuit, légère abeille,
Vers les souvenirs aimés.

C'est alors qu'on se rappelle
Combien la montagne est belle
Sous le ciel bleu de l'été;
Dans la flamme qui voltige
On voit passer, ô prodige!
Tout un monde regretté:

Des vallons et des prairies,
De longues pentes fleuries,
Jusqu'au bord des frais ruisseaux,
Des chalets dans la verdure,
Des sapins, sombre parure,
Autour des rians coteaux.

C'est un vaste pâturage
En plein soleil, sans ombrage,
Avec des fleurs à foison
Et de grands troupeaux de vaches,
Egrenés comme des taches
Sur le velours du gazon.

Plus haut, le glacier déroule,
Fleuve de cristal, sa houle
De replis et de ressauts,
Ses larges vagues de glace
Soulevant, de place en place,
Des rochers comme vaisseaux!

Ce sont encor les ravines,
Les éboulis, ces ruines,
Au pied des escarpements,
Et les « tours » et les « murailles »,
Eternels champs de batailles
De l'Alpe et des éléments;

Les arêtes découpées
Qui de leurs dents, ces épées,
Menacent, monstres en rangs,
Les nuages, ces chimères,
Dont les formes éphémères
Passent en troupeaux errants.

C'est enfin la splendeur même
De la montagne qu'on aime:
Les neiges de son front pur,
La cime fière et tranquille
Qui surgit, blanche presque!
De la Terre dans l'Azur!

T. RITTENER.

Respect des croyances. — Dans une ville de la Suisse où les deux communions sont chrétiennement établies — raconte le doyen

Bridel — un curé disait à un ministre réformé:

— Monsieur le pasteur, j'ai à me plaindre de vous.

— Et de quoi, je vous prie?

— Vous ne me saluez jamais quand je vous rencontre dans la rue.

— Mais en vous saluant, monsieur le curé je vous désobéirais.

— Comment donc?

— En chaire et dans la conversation, ne nous avez-vous pas dit cent fois: Hors de l'Eglise point de salut?

Vingt pour un. — Une femme des Alpes vaudoises — c'est encore une anecdote du bon doyen — vint chez le pasteur de la paroisse se plaindre de son mari. Elle lui exposa très longuement tous ses griefs.

Le pasteur exhorta la brave femme au support mutuel, sans lequel point de paix dans le ménage. « D'ailleurs, ajouta-t-il, ne savez-vous pas que *les deux ne seront qu'un*.

— Ah! mon révérend pasteur, je voudrais que vous nous entendissiez, quand nous nous querellons, mon homme et moi; vous croiriez que nous sommes vingt.

Encore quatre. — Les représentations données jusqu'ici par *La Muse* ont confirmé tout le bien que, d'avance, on disait du *Morgarten* de Virgile Rossel, des décors de Turrian et de l'interprétation.

D'abord, la pièce n'est pas longue, qualité rare, autant que précieuse. Si l'action y manque un peu, c'est la faute du sujet et non de l'auteur, qui a composé ce défaut par un souffle poétique élevé et puissant, auquel cèdent les moins enthousiastes.

Les décors sont fort beaux. Des professionnels trouveront peut-être sujet à quelques critiques de détail, mais la conception générale nous en paraît des plus heureuses. L'impressionnisme en peinture, si discuté ailleurs, est, au théâtre, d'un effet tout autre. Dans *Morgarten*, les décors de Turrian font corps avec l'action.

L'interprétation est, de l'avis de tous, excellente. Les amateurs consciencieux qui possèdent *La Muse* ont été très applaudis. Il faut citer tout particulièrement MM. Morax et Huguenin, qui remplissent, de façon remarquable, les deux rôles principaux.

Les quatre dernières représentations auront lieu aujourd'hui, samedi, et demain, dimanche, en matinée et le soir.

Ne vo trompâ pas, assebin.

N'è pas rein que per tsi no que lè pridzo n'è sant pas adi pliein de mondo quemet on foret net que l'è bourâ de bou ein hivé quand l'è cramene défro. Dite-vâi rein et accutâ de stasse.

Louis à Grand ètâi z'u apprendre à talema tsi dein lo fin fond dâi z'Allemagne, pè Munchanstîn que crâyo. Sa mère, que l'ire onna bin brava dzein, lài avâi de, devant de lài ni son baluchon.

— Dis-vâi, Louis, te t'èin va rido lliein, t'è faut mè djurâ que t'âodri ào pridzo tote lè de meindze.

Et lo valet lài djurâ cosse, vo sède, quemet on djuravè lè z'autro coup, quand on ire oncora dâi z'ècouli: « Crâi de bou, crâi de fè. Se di dâi dzantie, vè ein einfè. »

Mode dan po lè z'Allemagne ein tchurleint on bocon, cà l'avâi poâire de s'einnouyi gros. Quand fu lè, la demeindze matin, demande à sa maitra iò sè tegnâi lo pridzo, que l'avâi promet à la mère de lài allâ et que voliâve pas manquâ, quand bin l'ire su de ne lài pas com prendre pipetta.

— Lài a min de moti (église) dein noutron velâdzo, se lài fâ la fenna ein faux-roman, po cein que l'avâi z'u assebin apprâi lo français pè Basseindze, tsi la Julie de la Pousta, lo pridzo sè tint dein on pâilo que l'è avau lo velâdzo. Te n'a rein qu'à prendre ci seindâ et